AUTOUR DE L'IMAGE POSTHUME D'ALEXANDRU I. CUZA

Alexandru Zub

Pour une personnalité de l'envergure d'Alexandru I. Cuza, l'étude de son sort posthume peut être une entreprise tout aussi intéressante et instructive que l'histoire de son règne de sept ans, car les grandes réformes de son époque ont fait que la postérité ne puisse le regarder avec indifférence, mais qu'elle adopte, au contraire, des attitudes caractéristiques. Quelques éléments, en attendant une recherche plus approfondie, nous ont paru dignes de méditation au centenaire de la mort du grand prince.

*

«Tout n'est pas vanité dans ce monde, quelque chose de stable demeure; ce sont les grands actes qui sont impérissables»[1]. C'est par cette réflection, suggérée par l'expérience de l'histoire, que M. Kogălniceanu accueillait le prince de l'Union et de la distribution de la terre aux paysans, qui descendait dans la crypte de Ruginoasa, le 29 mai 1873. Pour l'homme Alexandru Ioan Cuza la postérité commençait alors, sous les regards affligés de la foule, de certains de ses anciens collaborateurs et des officiels, soucieux d'éviter que la sympathie populaire ne devienne, comme elle l'était d'ailleurs, une manifestation antidynastique. Cependant pour le prince la postérité avait commencé sept ans auparavant, le 11 février 1866, lorsque cessait le règne, lui aussi de sept ans, du réformateur. C'est à cette postérité que pensait V. Alecsandri dans les vers gravés sur la pierre tombale[2], exprimant la conviction que le nom du glorieux prince demeurerait «inébranlable sur les bornes du temps» et que «les siècles s'inclineraient devant lui», reconnaissant secrètement, au delà du sens limité du moment, la pérennité de son œuvre. L'idée sera reprise par N. Iorga, trois décennies plus tard, lorsqu'il commentera l'initiative de l'érection d'une statue au prince dont le nom signifiait l'Union et l'édification de l'État de la Roumanie moderne. «Mais les morts ne meurent pas toujours en entier,

[1] «Poporul», Bucarest, III, 1873, n° 158 (7 juin), p. 1.
[2] Cf. Marin Mihalache, *Cuza Vodă,* Bucarest (1967), p. 239.

remarquait l'historien, car leur œuvre vit par ses suites, et ces suites s'étendent de plus en plus loin, à travers les temps que le mort ne voit pas»[3].

L'œuvre de Cuza, telle qu'elle s'est déroulée au milieu du siècle passé, est connue dans une grande mesure, grâce aux efforts de quelques générations d'historiens[4], particulièrement après que les archives du prince, longtemps détenus par D. A. Sturdza, sont devenues accessibles. *L'écho* de son œuvre, décrivant une trajectoire qui mériterait d'être étudiée utilement non seulement pour la science, mais aussi pour la connaissance de soi-même de notre peuple, n'a été investigué qu'accidentellement, ce qui a toutefois permis de fixer, dans ses grandes lignes, «la mémoire de Cuza et le jugement de la postérité»[5]. On a pu ainsi constater qu'en dépit de l'hostilité manifestée longtemps par les partis de gouvernement, sa mémoire a toujours été vivante dans le cœur du peuple et elle n'a fait qu'augmenter, avec les années, étant entrée dans la légende. Le détrônement, l'exil, l'instauration du prince allemand et la véhémente campagne de dénigrement n'ont pas réussi à entamer la sympathie populaire pour Cuza. Au contraire, la nouvelle situation a paradoxalement contribué à entourer d'auréole les sept années de règne, lesquelles signifiaient, comme il l'écrivait lui-même dans ses lettres de 1867 et de 1870 au nouveau prince: l'Union, la distribution de la terre aux corvéables, la sécularisation, la loi électorale, la création d'une armée nationale, l'autonomie du pays et de l'Eglise, l'instruction publique gratuite et obligatoire, etc., actes qui appartenaient définitivement à l'histoire, dans l'esprit justicier de laquelle il ne cessa jamais de croire. Quelques mois seulement après le détrônement, V. Alecsandri lui écrivait, revêtant le détachement de l'historien: «Votre destin est certainement digne d'envie. Après avoir régné sept ans et avoir signé de votre nom de grands actes, qui illustreront les pages de notre histoire politique et sociale, vous voilà en dehors de la lutte, à la suite d'une trahison inattendue…». Mais la trahison n'était que celle des classes dominantes, lesquelles voyaient leurs intérêts menacés, car le peuple ne cessa jamais de l'aimer et d'espérer le retour de l'ancien prince.

Un puissant «revirement en faveur de Cuza» eut lieu bientôt après le coup d'État du 11 février, lorsque des officiers, ayant à leur tête le général I. Em. Florescu, demandèrent au nouveau prince de sanctionner la violation du serment par les comploteurs en uniforme[6]. C'est dans le même sens que doit être interprété l'accroissement de l'influence des hommes de Mai (partisans du coup

[3] N. Iorga, *Statuia lui Cuza Vodă* (La statue du prince Cuza) (1903), dans *Oameni cari au fost* (Hommes qui ne sont plus), I, Bucarest, 1967, p. 30.

[4] Constantin C. Giurescu, *Viața și opera lui Cuza Vodă* (La vie et l'œuvre du prince Cuza), Bucarest, 1966, p. 5-25; *Introducere bibliografică* (Introduction bibliographique).

[5] *Ibidem,* p. 434-448. Voir aussi Marin Mihalache, *op. cit.,* p. 221-275: *Trecerea în legendă* (L'entrée dans la légende); Virginia Isaac, *Sărbătorirea zilei de 24 Ianuarie la Iași. Câteva ştiri dintre anii 1860 şi 1909* (La fête du 24 Janvier à Jassy. Quelques informations des années 1860-1909), «Cercetări istorice», I, 1970, p. 51-56.

[6] Constantin C. Giurescu, *op. cit.,* p. 437.

d'État du 2 Mai 1864) au parlement, malgré les obstructions administratives auxquelles ils se heurtaient. Le cas de M. Kogălniceanu[7], qui se plaignait que «les boyards et les *rouges* s'étaient donné la main pour me rayer du nombre des vivants» est le plus suggestif. L'illustre collaborateur de Cuza, l'homme condamné à porter «la croix du 2 Mai», ne réussit pas à obtenir sa validation au parlement qu'après avoir été élu, d'une manière ostentative et réitérée, par plusieurs collèges[8]. Sa cooptation dans le gouvernement présidé par D. Ghica, après que «devant le pays et devant l'histoire» il avait assumé «la responsabilité de tous les actes, bons et mauvais», accomplis durant le court laps de temps où il avait été ministre de Cuza[9], n'était pas moins significative, de même que la tentative de former un parti du centre, capable d'assurer, dans les nouvelles circonstances, la continuation du programme de réformes[10]. Son nom était indissolublement lié à celui de Cuza, non seulement aux yeux des adversaires, mais aussi dans les cœurs des anciens corvéables auxquels il avait restitué leur dignité et leurs droits légitimes. Lorsque, le 21 septembre 1869, le journal «Adunarea națională» (L'Assemblée nationale) proposait que trois des nouvelles communes rurales créées prennent le nom de *Libertatea, 2 Mai* et *Kogălnicenii,* des rainons de prudence avaient déterminé le groupe libéral qui avait eu l'initiative de cette proposition[11], de ne pas mentionner le nom de Cuza, à un moment où le problème du sentiment antidynastique rebondissait d'une manière alarmante. Mais il est évident que les trois noms devaient évoquer la personnalité de l'ancien prince. I. Ghica lui-même, l'un des principaux auteurs du complot, reconnaissait que le nombre des partisans de Cuza avait augmenté, et qu'on parlait partout du possible retour de celui-ci en cas de vacance du trône. L'élection de l'ancien prince, en janvier 1870, au siège de député du IVe collège de Mehedinți, était une claire démonstration du sentiment populaire, dont les partisans du coup d'État de février 1866 rendaient responsable Kogălniceanu[12], mais qui était due, en réalité, à l'état d'esprit antidynastique qui avait gagné du terrain. Le vote devait se répéter trois mois plus tard, le 8/20 avril, et la même année les électeurs de Turnu Severin l'élisaient sénateur du IIe collège, ce qui indiquait, en dehors des calculs politiques de l'opposition libérale-radicale, qui voulait déterminer ainsi le prince Charles Ier à lui confier le

[7] Scarlat Porcescu, *O scrisoare necunoscută a lui Mihail Kogălniceanu* (Une lettre inconnue de Mihail Kogălniceanu), «Revista arhivelor», IV, 1961, n° 2, p. 179-182.

[8] Andrei Rădulescu, *Din viața și activitatea lui Mihail Kogălniceanu în anii 1865-1867* (Pages de la vie et de l'activité de Mihail Kogălniceanu pendant les années 1865-1867), «Arhiva românească», VII, 1942, p. 55-79.

[9] «Monitorul oficial», 1867, n° 69 (suppl.), p. 411.

[10] Cf. V. Russu et D. Vitcu, *Frământări politice interne în vremea guvernării D. Ghica-M. Kogălniceanu (1868-1870)* [Agitations politiques à l'époque du gouvernement D. Ghica-M. Kogalniceanu (1868-1870)], «Anuarul Institutului de istorie şi arheologie», Iaşi, VII, 1970, p. 139-171; VIII, 1971, p. 61-98.

[11] «Adunarea natională», 1869, n° 39 (21 sep.), p. 1.

[12] Voir la défense de Kogălniceanu, anonyme, devant les insinuations du journal «Românul», dans le journal «Informațiunile bucureştene», I, 1870, n° 71 (28 févr.), p. 1.

pouvoir, un puissant courant en faveur de Cuza[13]. Un voyageur étranger remarquait d'ailleurs, en décrivant la ville de Galați, que dans les vitrines des photographes figuraient ostensiblement les portraits du prince en exil et de sa femme[14]. Afin de ne pas encourager une aventure politique tendant à son retour, Cuza refusa chaque fois d'exercer son mandat, pérégrinant à l'étranger avec une admirable abnégation, jusqu'à sa mort inattendue (Heidelberg, 3/15 mai 1873). Son inhumation eut lieu à Ruginoasa, en présence de dizaines de milliers de paysans. M. Sadoveanu devait évoquer plus tard, par la voix d'un vieillard, le grand amour avec lequel les anciens corvéables avaient accompagné le prince de l'Union, à sa dernière demeure. Le peuple, rassemblé à Ruginoasa, pouvait-on lire dans une brochure publiée alors par l'Association des ouvriers typographes de Jassy, pleurait «ses droits perdus, la fierté du peuple humiliée...»[15]. Les vieux adversaires ne l'épargnèrent pas, même à cette occasion, en essayant – comme l'écrivait le journal «Observatorul» en protestant – de dénaturer le caractère et l'importance des funérailles de Ruginoasa, auxquelles participaient aussi certains d'entre ses collaborateurs les plus proches: M. Kogălniceanu, C. Negri, V. Alecsandri, P. Grădişteanu. L'ancien premier ministre de l'époque des réformes évoqua, à cette occasion, la personnalité imposante du défunt, dans lequel il voyait le symbole même de «la renaissance de la Roumanie» et considérait que «ce n'étaient pas ses fautes qui l'avaient renversé, mais ses grands actes» et que «tant que ce pays aura une histoire, la plus belle page (...) sera celle d'Alexandru Ioan Ier»[16]. Lui-même il avait pris part à l'élaboration de cette page, inscrivant pour toujours son nom à côté de celui de Cuza. Son jugement impartial, devait être ratifié par l'histoire, en pleine concordance avec le sentiment populaire, exprimé par Alecsandri: «Tant qu'il y aura des Roumains dans le monde / Tant qu'il y aura un soleil dans le ciel / Le grand nom de Cuza / Soyez sûrs qu'il ne mourra pas»[17].

Aujourd'hui personne ne met plus en doute le fait que celui qui a mis son sceau sur l'Union des principautés, la réforme agraire, la sécularisation des biens des monastères, l'élargissement du droit de vote, etc. est l'un des grands fondateurs de la Roumanie moderne et que dans l'histoire de celle-ci, sa place demeurera toujours proéminente. Durant son règne et bien des décennies après la personnalité d'Alexandru I. Cuza a toutefois fait l'objet des disputes et des contestations les plus vives de la part de ses adversaires, qui sont allés jusqu'à lui nier tout mérite, tandis que le peuple, qui à la veille de l'Union avait pressenti son «étoile», sillonnant tous les soirs le ciel de la patrie, continua à croire à cette *étoile,* la fixant pour toujours sur le firmament de son cœur, dans

[13] Constantin C. Giurescu, *op. cit.,* p. 439-440.
[14] Marin Mihalache, *op. cit.,* p. 228-229.
[15] *Ibidem,* p. 238.
[16] «Poporul», III, 1873, n° 158 (7 juin), p. 1.
[17] *Cuza Vodă în tradiția poporului* (Le prince Cuza dans la tradition du peuple), édition V. Adăscăliței, Bucarest, 1970, p. 257.

les chansons, la légende, l'anecdote, le récit[18]. Bien plus, les nouveaux-mariés ayant reçu des terres sur le domaine de l'État Scheulețul du département de Roman, décidaient, le 16 février 1878, que le nouveau village porte le nom vénéré de *Cuza Vodă* (Prince Cuza), auquel ils devaient, dans une grande mesure, leur condition de «citoyens libres et propriétaires»[19]. La société coopérative du village de Filioara sollicitait en 1880 la même faveur, tandis qu'un groupe d'habitants de Galați prenait l'initiative de la construction d'une école à la mémoire du grand prince, dont le buste, commandé à Paris par la princesse Hélène, allait être placé, deux ans après, dans une niche de la façade[20]. De nombreux endroits, nouveaux ou anciens, des places, des rues, marquent au cours des décennies suivantes, la présence de Cuza dans la conscience publique[21], de même que de nombreuses institutions, écoles, un asile pour mendiants[22], une société de bienfaisance à Jassy[23], etc.

On pourrait sans doute invoquer également d'autres faits qui prouvent que l'accusation d'ingratitude portée par Hasdeu contre le peuple, à l'occasion de la mort de Cuza[24], était injuste et qu'elle ne pouvait s'appliquer qu'aux officiels. Mais ces derniers aussi, manifestant une attitude équivoque, réservée, sinon hostile, à l'égard de la mémoire de l'ancien prince de l'Union, se verront forcés d'adopter une position plus claire. C'est ce qui est arrivé dans les premières années de notre siècle, à l'occasion de l'érection d'un monument de Cuza à Jassy. Nous nous sommes arrêtés plus longuement ailleurs[25] sur cette circonstance, décisive pour le sort posthume du prince, avec la conviction qu'alors la conscience nationale a passé un nouvel examen de civisme et de probité devant l'histoire. Un cycle s'achevait, un destin s'éclaircissait définitivement. «Le chroniqueur de l'avenir aura à parler, comme d'un complément douloureux à la vie et à l'œuvre du grand prince, de l'histoire du monument de Cuza à Jassy»[26]. L'invitation que les contemporains, trop proches de l'événement et trop passionnés, faisaient alors par la voix du journal «Opinia», n'est pas demeurée tout à fait sans réponse. Les quelques mentions et évocations occasionnelles[27]

[18] *Ibidem,* p. 279-289; V. Adăscăliței, *Postface.*

[19] Constantin C. Giurescu, *op. cit.,* p. 445.

[20] *Ibidem,* p. 446-447.

[21] *Ibidem,* p. 447. En 1936 la nomenclature officielle connaissait 16 agglomérations rurales portant le nom d'Alexandru I. Cuza.

[22] St. Bujor, *Săracii Iaşului şi Cuza Vodă* (Les pauvres de Jassy et le prince Cuza), «Gazeta Moldovei», I, 1903, n° 48 (17 nov.), p. 1.

[23] Cf. «Opinia», IV, 1909, n° 808 (29 août), p. 3.

[24] «Columna lui Traian», IV, 1873, n° 8 (1er juin), p. 129.

[25] *Cuza Vodă. In memoriam*, Jassy, 1973: *Posteritatea lui Cuza Vodă* (La postérité de…).

[26] «Opinia», VIII, 1911, n° 1395 (10 sep.), p. 1: *Monumentul lui Cuza Vodă* (Le monument du prince Cuza).

[27] N. A. Bogdan, *Oraşul Iaşi. Monografie* (La ville de Jassy. Monographie), Jassy, 1913-1915, p. 325-326; Rudolf Şuțu, *Statuia lui Cuza Vodă în Iaşii de odinioară* (La statue du prince Cuza dans le Jassy d'autrefois), I, Jassy, 1923, p. 206-208; Gh. Ungureanu, *De la Hora Unirii la statuia lui Alexandru I. Cuza* (De la ronde de l'Union à la statue d'Alexandru I. Cuza), «Cronica», III, 1968, n° 3 (20 janv.), p. 3; Aurel Leon, *Întreaga suflare românească a îngenunchiat la*

doivent être complétées par de nouveaux faits, susceptibles de fixer un chapitre des plus intéressants concernant la présence posthume d'Alexandru Ioan Cuza.

Peut-être qu'aucune époque ne fut si favorable à l'érection de monuments historique que le début de ce siècle, où le monde semblait profiter, instinctivement, du répit qui lui était offert avant d'être engagé dans la tragique expérience de la première guerre mondiale et de se voir forcé à procéder à une sévère réévaluation des vieilles valeurs, à une époque agitée, trouble et trop peu disponible pour le geste réfléchi, enfermé dans le bronze, la pierre, le marbre. Les monuments ont été plus d'une fois l'occasion de confrontations significatives pour l'évolution de l'esprit public. Les vicissitudes de la statue de Napoléon de Paris, élevée en 1803 sur une immense colonne, résument l'attitude de quelques générations à l'égard du Premier Empire. L'inauguration de la statue de Jean Huss à Prague prenait les proportions d'une événement politique: en glorifiant son héros, le peuple exprimait frénétiquement sa vieille, inlassable aspiration à la liberté[28]. Devant se légitimer, toute révolution cherche et recommande ses précurseurs. En Valachie, l'un des décrets les plus significatifs de la lieutenance princière, en 1848, fut celui par lequel s'ouvrait, «avec un sentiment de dévotion», la souscription pour la statue de Gheorghe Lazăr, suivie d'autres initiatives (l'une concernait Tudor Vladimirescu), elle-même contrariées par les circonstances[29]. La statue de Michel le Brave devant l'Université de Bucarest ne put être inaugurée que sous la pression de l'opinion publique, le gouvernement craignant des complications extérieures: le héros de Turda continuait à troubler, après presque trois siècles, la chancellerie aulique constamment inquiète de voir le ferment de la désagrégation pénétrer dans l'empire. En dehors des bustes destinés à orner le parlement (C. Negri, C A. Rosetti, B. Catargiu, M. Costache Epureanu et autres), évoqués par Kogălniceanu dans une séance mémorable[30], les initiatives pour l'érection de statues aux grandes personnalisés du passé ne sont pas venues en général des officiels. En 1897, un monument était inauguré à Războieni, mais l'initiative appartenait à un régiment[31]. À Huşi était inauguré la même année un buste à Anastasie Panu. Les édiles ouvraient des boulevards et s'occupaient des statues avec une compétence à laquelle furent adressés plus d'une fois de sévères reproches[32], car la plupart du temps le choix des personnages était déterminé par un mesquin esprit de parti. Toutefois des démarches furent entreprises pour l'érection de monuments à Avram Iancu,

Ruginoasa şi Iasi (Tous les Roumains se sont agenouillés à Ruginoasa et à Jassy, *ibidem*; idem, signé Al. Arbore), *Rafaello Romanelli în «oraşul Unirii»* (Rafaello Romanelli dans la «ville de l'Union»), *ibidem*; N. Grigoraş, *Statuia lui Cuza* (La statue de Cuza), «Flacăra Iaşului», XXVII, 1970, n° 7521 (22 nov.), p. 2. La brochure *Ridicarea statuiei lui Cuza Vodă* (L'érection de la statue du prince Cuza), Iaşi, 1912 (citée par Const. C. Giurescu, *op. cit.,* p. 448), nous a été inaccessible.

[28] *Monumentul lui Huss* (Le monument de Huss), «Epoca», IX, 1903, n° 173 (28 juin), p. 1.

[29] G. Oprescu, *Sculptura românească* (La sculpture roumaine), IIe éd., Buc., 1965, p. 25.

[30] «Dezbaterile Adunării Deputaţilor», 1890-1891, n° 20, p. 159-160.

[31] «Opinia», I, 1897, n° 147 (26 oct.), p. 2-3; n° 151 (31 oct.), p. 3.

[32] *Ibidem,* n° 100 (29 août), p. 2.

Eminescu, Alecsandri, Asachi, Conta, Caragiale, pour ne citer que quelques-uns dans l'ordre chronologique, tandis qu'un mausolée était élevé sur les ossements des héros de Plevna (1903). Ce souci n'échappait ni aux étrangers[33], ni à des intellectuels roumains préoccupés de la santé morale de la nation[34]. Les partis politiques, conscients de la valeur de propagande du geste, étalaient leurs chefs dans les places publiques et les enceintes[35]. Presque en même temps étaient élevés des statues à C. A. Rosetti[36], I. C. Brătianu[37], Lascar Catargi[38]. Celle de C. Negri, œuvre d'Oscar Spaethe, était placée au centre de Galați[39], et celle de Manolache Costache Epureanu à Bârlad[40].

L'initiative qui a donné lieu aux controverses les plus acharnées et qui définit, en quelque sorte, l'esprit contradictoire de l'époque, se rattache au nom d'Alexandru Ioan Cuza, le prince de l'Union et des réformes, ignoré, évité obstinément par les officiels; sous le prétexte qu'elle incommoderait la dynastie, cette initiative continuait à exciter les esprits et donna lieu à de grands débats durant une décennie. En effet, lancé en 1903, le projet destiné à glorifier cette personnalité, ne fut réalisé qu'en 1912, à la suite d'une longue et pénible dispute, qui détermina un chroniqueur à se demander si le monument n'était pas plutôt une insulte qu'un hommage[41].

L'idée d'éterniser par une statue la mémoire de Cuza était cependant plus ancienne. Aussitôt après les funérailles de Ruginoasa, l'Académie Roumaine, qui cherchait à observer une note d'objectivité, esquissait un projet de buste, dont Baligot de Beyne avait connaissance[42]. Le 25 décembre 1879, le journal «Reforma» lançait un appel aux députés du IVe collège pour l'érection d'un monument qui commémorerait la distribution de la terre aux paysans, et le 16 janvier 1880, I. Ionescu de la Brad renouvelait la proposition[43]. Un comité d'initiative se constituait et vers la fin de la même année le journal «Curierul» de Jassy suggérait l'ouverture d'une liste de souscription[44]. Un buste en bronze,

[33] Angelo de Gubernatis, *La Roumanie et les Roumains,* Florence, 1898, p. 155-159: *Roumanie monumentale.*

[34] G. Ibrăileanu, *Monumentele* (Les monuments), «Epoca», IX, 1933, n° 1433 (14 juin), p. 1; N. Iorga, *La vie intellectuelle des Roumains en 1899,* Bu.,, 1899.

[35] Juvenal, *Monumentele Partidului* (Les monuments du Parti), «Opinia», III, 1899, n° 5 (6 mai), p. 1.

[36] «Epoca», IX, 1903, n° 106 (21 avr.), p. 1.

[37] «Liberalul», IV, 1903, n° 49 (1er mai), p. 2; n° 62 (18 mai), p. 1; n° 63 (20 mai), p. 1-2; «Cronica», III, 1903, n° 591-592 (18-19 mai), p. 1; «Adevărul», XVI, 1903, n° 4956 (19 mai), p. 1; «Epoca», IX, 1903, n° 133 (19 mai), p. 1.

[38] «Liberalul», IV, 1903, n° 179 (10 oct.), p. 1.

[39] G. Oprescu, *op. cit.,* p. 64-70.

[40] «Minerva», V, 1913, n° 1611, p. 3.

[41] «Opinia», VIII, 1911, n° 1395 (10 sep.), p. 1; *Monumentul lui Cuza Vodă.*

[42] H. Georgescu, *Un proiect de bust al lui Cuza* (Un projet de buste de Cuza), «Anuarul Institutului de istorie națională», Cluj, VI, 1931-1935, p. 533-541.

[43] B.A.R., Mss. roum., 4077, f. 170.

[44] *Bustul principelui Alexandru Cuza VV.* (Le buste du prince Alexandru Cuza), «Curierul» (Th. Balassan), 14/24 déc. 1880.

exécuté à Paris par un sculpteur connu, était donné par la Princesse Hélène en 1881, à la nouvelle fondation scolaire de Galați qui portait le nom du prince[45]. Ce n'est qu'après 10 ans, durant lesquels Kogălniceanu ne cessa de défendre la mémoire du grand défunt, que l'ancien ministre de l'époque des réformes reprenait le projet, en annonçant avec V. A. Urechia, N. Voinov, N. Ionescu, et autres, la constitution d'un comité pour l'érection du monument de l'Union[46]. La présence de V. A. Urechia parmi les initiateurs nous fait croire que le projet était issu des préoccupations de la société «Miron Costin», laquelle avait donné à Jassy, trois ans auparavant, dans un cadre solennel, la statue du chroniqueur patronyme, à l'inauguration de laquelle avait également été invitée la Princesse Hélène[47]. Après la mort de Kogălniceanu, qui avait présidé cette société avec la conviction que «l'habitude de récompenser les actes patriotiques» devait être stimulée, V. A. Urechia continua l'œuvre commencée, et, pour sortir Kogălniceanu lui-même du «coupable oubli»[48], il plaçait dans le parc municipal de Galați, le 17 octobre 1893, le buste de celui-ci, exécuté par le même Hegel[49], et mettait les bases d'un musée qui devait être au fond un musée de la création de l'Etat roumain moderne et dans ce cas le nom de Kogălniceanu allait être associé naturellement à celui de Cuza, comme ils l'avaient été durant leur collaboration et comme ils le resteront définitivement dans l'histoire. Car, comme le remarquait G. Panu, «le règne de Cuza sans Kogălniceanu ne peut être conçu, de même que Kogălniceanu lui-même ne serait pas monté si haut, s'il n'y avait pas eu sur le trône un homme aux initiatives audacieuses, accessibles à toutes les grandes réformes»[50]. À cette différence près que, tandis que Cuza, éloigné définitivement de la vie politique le 11 février 1866, devait demeurer le symbole incorruptible des grandes réformes réalisées durant les sept années de son règne, Kogălniceanu eut l'occasion de participer aux événements de l'époque pendant encore un quart de siècle, – il est vrai avec des intermittences – ce qui nuance d'une manière spéciale l'image du militant. D'où la différence de traitement réservé par les officiels à ces discoures de la modernisation de la Roumanie dans les premières décennies qui suivirent leur mort. En tant que libéral «sans muselière», comme il s'est appelé lui-même, Kogălniceanu ne fut, naturellement, pas agréé par le régime de la «monstrueuse coalition», mais son intégration dans la postérité officielle a pu en tout cas être faite plus facilement (son nom était d'ailleurs fréquemment associé à celui de I.C. Brătianu, et vers la fin du siècle il s'est même agi de l'érection d'une statue

[45] Const. G. Giurescu, *op. cit.,* p. 447.

[46] «Românul», 10 févr. 1891, p. 143.

[47] D. Vacariu, *O scrisoare privitoare la dezvelirea statuii lui Miron Costin de la Iaşi* (Une lettre concernant l'inauguration de la statue de Miron Costin à Jassy), «Cercetari istorice», Jassy, II, 1971, p. 388.

[48] M. Kogălniceanu, *Acte şi documente din corespondența diplomatică* (Actes et documents de la correspondance diplomatique), vol. I, Buc., 1893, p. 5-7.

[49] G. G. Burghele, *Mihail Kogălniceanu,* Buc., 1901, hors-texte.

[50] G. Panu, *Ioan Brătianu,* «Săptămâna», II, 1903, n°41 (23 mai), p. 491.

pour les deux personnages)[51], tandis que pour Cuza le nouveau régime devait manifester encore longtemps de la froideur, sinon de l'hostilité.

Cependant l'opinion publique ne cessa d'affirmer son intérêt et sa sympathie pour le grand prince, entourant sa mémoire d'un nimbe de légende. Le journal de Jassy «Curierul» publiait, à l'occasion de la mort de Cuza, toute une biographie, ultérieurement rééditée en brochure[52] à Roman, là ou sera également réimprimée (1900), avec le même substrat politique, la proclamation aux paysans à l'occasion de la réforme agraire. De nombreuses légendes et anecdotes, évoquant l'esprit démocratique, justicier et chevaleresque du prince, circulent dans le peuple, tandis que certains de ses collaborateurs songent à coucher par écrit ses actes mémorables. Al. Papadopol-Calimach voulait écrire «notre histoire critique de 1859 à la nuit du 10/11 février 1866», V. Alecsandri, «l'histoire des derniers 10-15 ans», et Baligot de Beyne, l'ancien secrétaire demeuré fidèle dans l'exil, rassemblait des documents pour écrire son histoire[53]. Bolintineanu, autre collaborateur de Cuza, a esquissé son portrait, en relevant surtout la fermeté de son caractère et son amour du peuple, traits que celui-ci devait synthétiser dans de nombreuses créations. L'association de Cuza avec le père Ioan Roată dans la nouvelle de Creangă (1883)[54] est symbolique et elle exprime, évidemment, le sentiment populaire. En instituant un prix «Alexandru Ioan Cuza», longtemps destiné à une «Histoire des Roumains de la Dacie Trajane», après l'avoir offert pour un ouvrage d'ethnopsychologie[55], l'Académie Roumaine essayait, par des moyens spécifiques, de placer la mémoire du grand prince sur le terrain apparemment serein de l'histoire. Les esprits étaient ainsi préparés à une réparation plus ample. Cette *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane* a été écrite, comme on le sait, par A. D. Xenopol et l'historien a entendu ne pas s'arrêter au seuil de l'histoire contemporaine, mais de traiter celle-ci avec la même impartialité. C'est ce qui explique le fait qu'après avoir publié la massive synthèse, couronnée par l'Académie Roumaine et ensuite un abrégé couronné par l'Académie Française, il ait entrepris l'élaboration d'une vaste étude sur l'époque de l'Union.

Conçue dès 1893 et laborieusement rédigée durant quatre ans, *Domnia lui Cuza Vodă* (Le règne du prince Cuza), paraissait à la fin de 1902, bien que sur la couverture figurât l'année suivante. L'ouvrage présentait un double intérêt: un intérêt en soi, s'agissant d'une première présentation, ample, en deux volumes, de l'époque de Cuza, époque brève, mais ayant la signification de la création même de l'État roumain moderne; d'autre part, il constituait le premier essai de présenter une époque selon le principe sériel du déroulement des événements, l'auteur ayant donc recours à la méthode de l'inférence, dont il

[51] Juvenal, *op. cit., loc. cit.*

[52] *Biografia lui Alexandru I. Cuza, principele Românilor 1859-1866* (La biographie d'Alexandru I. Cuza, prince des Roumains, 1859-1866), Roman, 1892, 52 p.

[53] Constantin C. Giurescu, *op. cit.,* p. 6-7.

[54] «Almanahul României June», Vienne, 1883.

[55] «Analele Academiei Române», Dezbateri, s. II, t. XIII, 1890-1891, p. 384-389.

avait exposé antérieurement la théorie dans l'ouvrage *Les principes fondamentaux de l'histoire* (Paris, 1899).

La parution de l'ouvrage de Xenopol coïncidait avec d'autres pieuses initiatives rattachées au nom du prince. Le 24 janvier 1902 avait été fondée à Jassy la Société «Cuza Vodă» qui faisait également paraître l'hebdomadaire du même nom, dirigé par V. I. Atanasiu[56]. La revue devait bientôt disparaître, au mois de mars, après avoir publié des évocations, des anecdotes, des vers occasionnels, des commentaires idéologiques. La presse locale annonçait en même temps qu'au banquet qui sera offert à A. D. Xenopol pour son nouvel ouvrage (sous presse), l'historien proposerait l'érection d'un monument d'Alexandre I. Cuza[57]. Une proposition identique était faite, presque à la même époque, par un journal central[58], ce qui signifie qu'avant même que l'œuvre de l'historien de Jassy eût effectivement paru, le problème s'était posé d'un monument qui éterniserait à Jassy la mémoire de Cuza. L'ouvrage eut toutefois le don de susciter un vif intérêt. «L'effet de mon écrit sur la conscience du pays –notera l'historien – fut absolument écrasant», car «il ranimera l'intérêt des grands critiques pour la figure du fondateur de la Roumanie moderne, qui était menacée d'être couverte trop tôt du voile de l'oubli»[59]. De nombreux comptes rendus étaient parus dans la presse, enregistrant l'événement. Anghel Demetriescu[60], N. Petraşcu[61], Gh. Ghibănescu[62], G. Ionescu-Sion[63], et autres, le saluaient avec enthousiasme, bien que N. Iorga, maintenant en froid avec son ancien professeur, reprochât au nouvel ouvrage le manque «d'un chaleureux souffle de sympathie compréhensive»[64].

Le 25 janvier 1903, le journal «Adevărul» reprenait la proposition plus ancienne du commandant Orleanu d'élever à Focşani un monument de l'Union, pour lequel le préfet N. N. Săveanu assumait toute la responsabilité[65]. Le nom de Cuza n'était engagé qu'implicitement dans, cette tentative, laquelle évitait ainsi toute suspicion de la part des officiels, l'hommage qui lui était adressé étant indirect.

Au mois d'avril 1903, Gr. Ghica-Deleni adressait une lettre publique à A.D. Xenopol, affirmant que le livre *Domnia lui Cuza Vodă* lui avait suggéré l'idée de l'érection d'un autre monument et le priant d'ouvrir des listes de

[56] Nerva Hodoş et Al. Sadi Ionescu, *Publicaţiunile periodice româneşti* (Les publications périodiques roumaines), I, Bucarest, 1913, p. 180.

[57] «Evenimentul», X, 1902, n° 43 (22 mars), p. 2: *Statuia lui Cuza.*

[58] «Adevărul la sate», Buc., II, 1902, n° 21, p. 1: *O statuie lui Cuza* (Une statue à Cuza).

[59] A. D. Xenopol, *Istoria ideilor mele* (Histoire de mes idées), dans I. E. Torouţiu, *Studii şi documente literare* (Études et documents littéraires), IV, Buc., 1932, p. 44.

[60] «Convorbiri literare», XXXVII, 1903, n° 7, p. 650-669.

[61] «Literatură şi artă română», VI, 1903, n° 7, p. 695-602.

[62] «Evenimentul», X, 1902, n° 253-268 (10-31 déc.), p. 1-2.

[63] «Revista idealistă», I, 1903, t. 1, p. 547-553.

[64] «Sămănătorul», II, 1903, p. 709.

[65] M.F., *Monumentul Unirii* (Le monument de l'Union), «Adevărul», XVI, 1903, n° 4845 (25 janv.), p. 1.

souscription «afin de couler dans le bronze et de transmettre aux générations futures la statue de celui qui fut le grand Roumain, le prince Cuza»[66]. L'historien embrassa chaleureusement la proposition, lui offrant tout son appui, tandis que la presse la commentera avec insistance, avérant encore une fois la popularité dont jouissait le prince, dont le nom personnifiait la constitution même de la Roumanie moderne[67]. Un appel aux habitants de Jassy et à toute la population du pays fut aussitôt lancé pour le soutien de ce projet de gratitude nationale[68].

Le 14 octobre 1903, un grand comité était constitué sous la présidence de Gr. Ghica-Deleni, ayant comme vice-présidents A. D. Xenopol, P. Poni, Gr. Kogălniceanu, A. D. Holban, et comme secrétaire G. Şerban[69]. À cette occasion, on chercha également à expliquer le silence observé non seulement sur Cuza (considéré sans perspective à travers le prisme de faits d'ordre secondaire), mais également sur Kogălniceanu, l'érection de la statue duquel ne devait non plus tarder. Le président fut chargé de se mettre en liaison avec une série de personnalités de la vie politique de la capitale, dans le but d'obtenir leur concours.

L'initiative eut le don d'inciter les esprits et de provoquer des éclaircissements d'attitude. Nous mentionnons parmi les nombreux articles parus dans la presse, celui de G. Panu, vieil adversaire du régime «de février» et qui ne pouvait que saluer chaleureusement cette initiative[70], dont N. Iorga prenait également acte sans retard, en se demandant si le monument proposé à Jassy signifiait vraiment la reconnaissance publique de l'injustice persistante qui planait encore au-dessus du prince Cuza. «Serait-ce ainsi? Sommes-nous, nous autres Roumains c'est-à-dire ceux qui ont le temps de penser à la multiplication des statues, un peuple qui regretterait les coups cruels portés au milieu de la lutte et qui jetterait, le remords dans l'âme, les fondations des monuments rédempteurs?» La réponse, nullement flatteuse, attirait l'attention sur la prédominance de l'intérêt personnel et de la passion là où la réserve et le jugement équitable eussent été de rigueur. Mais les morts ne disparaissent pas tout à fait et les nouvelles générations tirent souvent de leurs tombeaux la sève du combat quotidien. Le culte qu'elles leurs consacrent est alors plutôt une mesure de conservation propre que l'expression d'un jugement historique. C'était aussi le cas d'Alexandru Ioan Ier, ce «prince chevaleresque», qui ne fut pas seulement «un excellent homme de salon et un interlocuteur à la parole

[66] «Arhiva», XIV, 1903, n° 31, p. 183-184.

[67] «Gazeta Moldovei», I, 1903, n° 20 (5 mai), p. 1; n° 21 (12 mai), p. 1; «Cronica», Buc., III, 1903, n° 583 (7 mai), p. 1.

[68] I. Maxim, *Monumental lui Cuza Vodă* (Le monument du prince Cuza), «Gazeta Moldovei», I, 1903, n° 21 (12 mai), p. 1.

[69] «Gazeta Moldovei», I, 1903, n° 203 (16 oct.), p. 3. Voir *ibidem*, p. 1; S. Prasin, *Statuia lui Cuza,* «Evenimentul», XI, 1903, n° 83 (1er mai), p. 1.

[70] G. Panu, *Monumentul lui Cuza*, «Cronica», III, 1903, n° 720 (25 oct.), p. 1 (apud «Săptămâna»).

brillante et incisive», mais en même temps «un ami sûr et sans prétentions, obligeant et plein de clémence, comme dans les jours de pauvreté et d'obscurité, un bon frère pour les plus humbles de son peuple (…), ouvert aux idéaux les plus élevés, capable de tenir tête aux ennemis pour leur défense; un fervent champion du pays, dont il a exprimé la dignité par de fières paroles qu'on ne saurait oublier»[71].

Les choses ne s'éclaircirent pas complètement, même après que l'historien Xenopol, qui avait envoyé au monarque lors de sa parution, le livre *Domnia lui Cuza Vodă* et avait annoncé dès 1904 qu'il rassemblait des matériaux pour un ouvrage sur le règne de Charles Ier *(Domnia lui Carol I)*[72], eut demandé une audience au roi, essayant d'obtenir l'appui de celui-ci. Devant le courant d'opinion du pays, le roi ne pouvait que protester contre «la légende qui s'était créée, selon laquelle il serait hostile à là mémoire de Cuza», donnant une somme de 20.000 lei de sa cassette particulière pour l'achèvement des travaux[73].

L'inauguration du monument de Jassy a été l'occasion de la publication d'un volume d'hommage *Vodă Cuza* (mai 1912) sous la direction du publiciste George Albert Tacid[74], stimulant, aussitôt après, l'initiative du Conseil municipal de la capitale d'ouvrir des listes de souscription pour un monument de l'Union, destiné à la place Sărindar et de changer le nom du Boulevard «Dreptului» en Boulevard Alexandru Ioan Cuza[75].

En ce qui concerne le monument de l'Union que le gouvernement avait voulu ériger à Jassy, le projet fut abandonné, bien que la mairie eût entrepris certaines démarches, instituant un concours pour le choix du projet (15 février 1912), auquel il invitait aussi Romanelli[76], et obtenant même l'approbation du Ministère des Finances pour l'utilisation du crédit accordé. On renonça, tacitement, à la continuation des travaux, ce qui signifie que les officiels eux-mêmes étaient arrivés à attribuer à la statue de Cuza la signification de monument de l'Union et ne voulaient plus faire de nouvelles dépenses pour un autre.

A. D. Xenopol avait essayé, sans succès, de prendre une nouvelle initiative, en proposant que les fonds fussent employés à l'érection d'un monument de l'Indépendance, pour que Jassy puisse ainsi glorifier les deux événements capitaux de la Roumanie moderne[77]. Sans avoir réussi, sa proposition est toutefois caractéristique pour l'esprit qui a présidé à la genèse de la statue de Cuza, dont la signification dépasse la sphère de l'histoire culturelle,

[71] N. Iorga, *Statuia lui Cuza Vodă,* «Sămănătorul», II, 1903, n° 45 (9 nov.), p. 707-709.

[72] «Evenimentul», XII, 1904, n° 53 (16 avr.), p. 1.

[73] A. D. Xenopol, *Statuia lui Cuza Vodă*, «Arhiva», XIX, 1908, n° 9-10, p. 12-14; «Opinia», VII, 1910, n° 933 (2 fevr.), p. 3; n° 1120 (25 sep.), p. 3; «La Roumanie», XIII, 1919, n° 3438 (25 sep.), p. 1; «Evenimentul», XIII, 1919, n° 183 (24 sep.), p. 1; n° 185 (26 sep.), p. 1.

[74] Cf. G. Baiculescu et autres, *Publicațiile periodice românești* (Les publications périodiques roumaines), II, Bucarest, 1969, p. 739.

[75] «Evenimentul», XX, 1912, n° 79 (5 juin), p. 1.

[76] Archives de l'État de Iași, fonds Mairie de Iași, doss. 270/1911, f. 14-15.

[77] «Opinia», VII, 1910, n° 1152 (4 nov.), p. 1.

représentant un moment décisif de la postérité du prince. L'historien dira lui-même qu'«un désir inassouvi de justice et de vérité» le fit «déterrer Cuza»[78], en le ressuscitant, par la monographie de 1903 et par le bronze qui donna lieu à des polémiques longues et acharnées, dans la mémoire des nouvelles générations.

La statue érigée au centre de Jassy, à l'endroit prédestiné par l'histoire elle-même, achevait un cycle, ou, en termes propres à la philosophie de l'histoire de Xenopol, «une très intéressante série historique»[79], série dont le point de départ était la préparation de l'Union et dont l'acte réparateur de 1912 marquait la fin. L'hommage s'adressait en même temps, comme l'écrivait le journal «La Roumanie», à une idée, à un homme et à un groupe d'hommes, proches collaborateurs[80], tandis que la longue dispute, pour et contre Cuza[81], close par le triomphe des partisans posthumes du prince prouvait qu'«une nouvelle force sociale, latente encore dernièrement, tendait à se former aussi chez nous: la force de l'opinion publique»[82] dont «les gouvernants devaient tenir compte».

Sous une forme ou une autre, le nom de Cuza sera continuellement évoqué dans les années qui suivirent la première guerre mondiale. D'abord l'achèvement de l'unité politique, en 1918, le ramènera dans l'actualité et lorsque, en Transylvanie, au premier anniversaire du grand acte, la personnalité de celui qui avait accompli la première étape de l'Union[83], était remémorée, le geste était significatif. «Un nouveau Temps» commençait, pour parler comme Blaga, temps favorable non seulement aux évocations occasionnelles, mais aussi à l'étude sérieuse de la personnalité et de l'époque de Cuza.

Nous ne nous référerons pas ici aux ouvrages, assez nombreux, publiés sur ce thème, étant donné que les manifestations scientifiques sont moins significatives pour *la postérité* de Cuza que les manifestations occasionnelles. Au demeurant, des études plus approfondies ne purent être entreprises qu'après l'entrée des archives du prince dans le patrimoine de l'Académie, en 1928[84], après la mort de Ion I. C. Brătianu, le fils du comploteur du 11 février. Seront ainsi ajoutées aux documents publiés en 1913 par G. Ghibănescu[85], grâce à l'investigation d'autres fonds d'archives, de nouvelles contributions documentaires et exégétiques, publiées par N. Iorga, R. V. Bossy, Victor Slăvescu, G. Fotino, Ion C. Filitti, Al. Lăpedatu, I. Hudiță, Gheorghe I. Brătianu, P.P. Panaitescu, N. Corivan, Al. Marcu, A. Oțetea, M. Teodorian-Carada, Gh. Duzinchievici, Andrei Rădulescu, I. Lupaş, Const. G. Giurescu, Lucia Borş et autres, ainsi que d'importantes études signées par les historiens étrangers, W. G.

[78] A. D. Xenopol, *Nicolae Kretzulescu,* Bucarest, 1915 (préface).
[79] Idem, *Istoria ideilor mele* (Histoire de mes idées), dans I. E. Torouțiu, *op. cit.*, IV, p. 412.
[80] «La Roumanie», VI, 1903, n° 1460 (26 oct/2 nov.), p. 1.
[81] *Cuzişti şi anticuzişti* (Couzistes et anticouzistes), «Opinia», VII, 1910, n° 1148 (30 oct.), p. 1.
[82] «Neamul Românesc», V, 1910, n° 134 (12 nov.), p. 2130.
[83] «Românul», Arad, VIII, 1919, n° 19, p. 4.
[84] B.A.R., Archives Cuza Vodă, I, f. 1.
[85] Gh. Ghibănescu, *Cuzeştii* (Les Cuza), Jassy, 1953.

East, T. W. Ricker, Paul Henry, Marcel Emerit, Pietro Orsi, R. W. Seaton-Watson, R. Petrović, St. Lukasik, I. Cesalov, G. Bacalev, et autres[86].

Les recherches concernant Cuza connaîtront un essor plus important après la seconde guerre mondiale, tant sous le rapport documentaire, par l'emploi de nouvelles sources, que sous le rapport de l'interprétation. Mentionnons parmi la riche bibliographie accumulée ces dernières années les études de Dan Berindei, Cornelia Bodea, A. Oțetea, Şt. Pascu, L. Boicu, Nichita Adăniloaie, N. Corivan, C. Göllner, V. Netea, N. Ceachir et autres[87], pour ne plus citer la monographie publiée par le professeur Const. C. Giurescu, *Viața şi opera lui Cuza Vodă* (La vie et l'œuvre du prince Cuza) (Ire éd. 1966; IIe éd. 1970) et le volume de popularisation dû à Marin Mihalache (1967). Ces études témoignent de l'intérêt légitime dont a joui l'époque de la formation de l'État roumain unitaire, mais également de l'éminente contribution du prince de l'Union.

Plus significatives pour le destin de Cuza sont les évocations occasionnelles, car celles-ci reflètent l'attitude des nouvelles générations à l'égard de la personnalité du prince, le déplacement de l'accent d'un aspect à l'autre des problèmes complexes avec lesquels il a été confronté durant son court mais fructueux règne. Lorsque au centenaire de sa naissance, en 1920, N. Iorga prononça un discours à l'Athénée Roumain, il tenait à rattacher son nom en premier lieu à la question agraire, qui se trouvait alors à l'ordre du jour, faisant ressortir non seulement son patriotisme, que personne ne lui a jamais contesté, mais encore son amour du peuple, son esprit novateur, son intelligence politique. «Cuza n'a pas prétendu être plus qu'exigeait son temps – disait l'historien – mais il a eu le supérieur bon sens et le grand talent politique de ne jamais être moins que ce que le temps exige d'un homme dans sa situation»[88].

L'aura d'une personnalité providentielle devait toujours l'entourer dans la mémoire du peuple, lequel lui a créé une légende digne de lui, tandis que les facteurs politiques ne pouvaient être que gênés, chaque fois que ce «revenant» venait demander ce qu'était devenue son œuvre[89]. Le rapprochement fait, à un moment donné, entre Cuza et Tudor Vladimirescu[90], était significatif à ce point de vue.

Il nous faut mentionner, en tant que manifestation de l'opinion publique, la proposition de rénover la maison de Cuza, destinée à conserver des souvenirs de cette personnalité[91], ainsi que la démarche de N. Iorga, par la Commission des Monuments Historiques, tendant à créer un Musée de l'Union au palais du

[86] Cf. Const. C. Giurescu, *op. cit.,* p. 11-17.

[87] *Ibidem,* p. 17-25.

[88] N. Iorga, *100 de ani de la naşterea lui Cuza Vodă* (100 ans depuis la naissance du prince Cuza), Bucarest, 1920, p. 13.

[89] *Ibidem,* p. 15.

[90] «Ramuri», Craiova, XVI, 1922, n° 2, p. 30.

[91] Christian Vitzu, *Casa lui Cuza Vodă* (La maison du prince Cuza), «Adevărul literar şi artistic», IV, 1923, n° 135, p. 7.

prince de Jassy[92], démarche qui ne sera reprise, avec succès, qu'à l'occasion du centenaire de l'Union. Le musée devait avoir la signification d'une évocation permanente, par des moyens largement accessibles, de la personnalité d'Alexandre I. Cuza, demeurée longtemps – comme le remarquait G. Călinescu – dans des «recoins», tel un tableau «perché trop haut sur le mur»[93], loin non pas de l'âme du peuple, mais de sa compréhension concrète, au-delà de la légende.

Notre époque, attentive à la mise en valeur scientifique de l'héritage du passé et faisant des efforts de renonciation à toute étude de conjoncture, a pris Cuza comme un symbole de l'Union et de la cristallisation de la Roumanie moderne, honorant sa mémoire comme on le doit à une grande personnalité[94], dont le nom restera, en majuscules d'or, dans l'histoire de la patrie. Par la presse, la radio, les musées, les réunions solennelles, pour ne plus parler de l'ample action de recherche entreprise au cours des dernières décennies, son œuvre est recommandée aux nouvelles générations, stimulante, éveillant l'intérêt même au-delà des frontières. L'historien polonais Julius Demel, pour ne donner qu'un exemple, considérait, il n'y a pas longtemps, que la personnalité de Cuza le préoccupait en tant que chapitre «particulièrement passionnant, plein de tension dramatique, d'événements et de changements cruciaux»[95]. C'est la réalité, et les recherches relèvent de plus en plus le sens novateur, révolutionnaire, de ce règne[96], qui a marqué si fort toute l'évolution ultérieure, sur tous les plans, de la Roumanie. Hasdeu avait raison lorsqu'il affirmait, en annonçant la mort de Cuza en 1873, que «rarement l'immortalité est plus victorieuse de la mort»[97].

L'étude méthodique de la présence de Cuza dans la postérité serait, certainement, une entreprise des plus intéressantes et utiles. Nous n'avons pu qu'esquisser ici quelques repères, en nous arrêtant surtout au moment de l'érection de la statue de Jassy, laquelle, dans la destinée posthume de Cuza se situe quelque part à la «ligne de partage des eaux», au-delà de laquelle les contestations cessent presque, la lumière qui l'entoure s'intensifie jusqu'à la proclamation de l'identité entre l'homme et la légende[98].

---

[92] N. Iorga, *Lipsuri şi îndreptări ploieştene* (Manques et corrections de Ploieşti), Vălenii de Munte, 1938, p. 12.

[93] G. Călinescu, *Texte social-politice 1944-1965* (Textes socio-politiques, 1944-1965), Bucarest, 1971, p. 126-128.

[94] «Scânteia», 1959, n° 4431 (25 janv.), p. 1-3.

[95] Nicolae D. Mareş, *Juliusz Demel despre o carte de istorie a României* (Juliusz Demel sur un livre d'histoire de la Roumanie), «Cronica», VII, 1972, n° 28 (14 juill.), p. 16.

[96] Const. C. Giurescu, *op. cit.,* p. 448.

[97] «Columna lui Traian», IV, 1873, n° 8 (1er janv.), p. 129.

[98] Text preluat din „Revue roumaine d'histoire", XII, 3, 1973, p. 549-565.